



**HAL**  
open science

## Leconte de Lisle antimoderne

Yann Mortelette

► **To cite this version:**

Yann Mortelette. Leconte de Lisle antimoderne. *Studi francesi*, 2013, 170 (LVII | II), pp.262-277. 10.4000/studifrancesi.2945 . hal-04012791

**HAL Id: hal-04012791**

**<https://hal.univ-brest.fr/hal-04012791>**

Submitted on 3 Mar 2023

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## Leconte de Lisle antimoderne

Dans *Les Antimodernes*, Antoine Compagnon s'est intéressé à une catégorie d'écrivains qui, de Joseph de Maistre à Roland Barthes, ont marqué leur réticence à l'égard de la modernité : ni conservateurs ni réactionnaires, les antimodernes sont « des modernes déçus, [...] rejetant leur époque<sup>1</sup> » et ne parvenant pas à faire leur deuil du passé<sup>2</sup>. Le regard critique et désabusé qu'ils portent sur leur temps les placent en avance sur lui et font finalement d'eux des ultra-modernes.

La notion d'*antimodernité* invite à reconsidérer l'œuvre de Leconte de Lisle, souvent taxée de passéiste ou de néoclassique par ses détracteurs. En 1855, dans la préface de son deuxième recueil, le poète avait mis en garde, sur le ton de la raillerie, contre cette erreur d'interprétation : « Ranimer les ossuaires est un prodige qui ne s'était point représenté depuis Ézéchiel. Je ne me suis jamais illusionné sur la valeur de mes poèmes archaïques au point de leur attribuer cette puissance<sup>3</sup>. » L'auteur du *Catéchisme populaire républicain* (1870) et de *l'Histoire populaire de la Révolution française* (1871) est au reste un conservateur improbable.

Leconte de Lisle a revendiqué son antimodernité dans la préface des *Poèmes et poésies* : « Je suis trop vieux de trois mille ans au moins, et je vis, bon gré, mal gré, au dix-neuvième siècle de l'ère chrétienne<sup>4</sup>. » À l'en croire, il aurait ainsi voulu vivre vers 1145 av. J.-C., c'est-à-dire au temps des héros de la Grèce préhomérique, époque d'autant plus facile à idéaliser qu'elle se situe aux frontières de l'histoire et de la légende :

Oh ! que ne suis-je né dans le saint archipel,  
Aux siècles glorieux où la terre inspirée  
Voyait les cieux descendre à son premier appel !

s'écrit-il avec regret en contemplant la Vénus de Milo<sup>5</sup>.

Cette nostalgie du monde antique se double d'un dégoût de la vie contemporaine. « C'est par suite de la répulsion naturelle que nous éprouvons pour ce qui nous tue, que je hais

---

<sup>1</sup> Antoine Compagnon, *Les Antimodernes de Joseph de Maistre à Roland Barthes*, Paris, Gallimard, NRF, coll. Bibliothèque des Idées, 2005, p. 446.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 13.

<sup>3</sup> Leconte de Lisle, préface des *Poèmes et poésies* (1855) ; *Articles. Préfaces. Discours*, éd. Edgard Pich, Paris, Les Belles Lettres, 1971, p. 126.

<sup>4</sup> *Ibid.*

<sup>5</sup> Leconte de Lisle, « Vénus de Milo », v. 30-32, *La Phalange*, mars 1846 ; recueilli dans *Poèmes antiques* (1852).

mon temps<sup>6</sup> », affirme Leconte de Lisle, dont l'œuvre contient une violente critique de la modernité. Premier grief : le culte de l'argent. Dans le sonnet « Aux modernes », le poète invective ses contemporains sur le ton accusateur du moraliste :

Vous vivez lâchement, sans rêve, sans dessein,  
Plus vieux, plus décrépits que la terre inféconde,  
Châtrés dès le berceau par le siècle assassin  
De toute passion vigoureuse et profonde.

Votre cervelle est vide autant que votre sein,  
Et vous avez souillé ce misérable monde  
D'un sang si corrompu, d'un souffle si malsain,  
Que la mort germe seule en cette boue immonde.

Hommes, tueurs de Dieux, les temps ne sont pas loin  
Où, sur un grand tas d'or vautrés dans quelque coin,  
Ayant rongé le sol nourricier jusqu'aux roches,

Ne sachant faire rien ni des jours ni des nuits,  
Noyés dans le néant des suprêmes ennuis,  
Vous mourrez bêtement en emplissant vos poches<sup>7</sup>.

Outre leur cupidité, il reproche aux modernes leur manque de passion et d'idéal. Lui qui est athée les qualifie de « tueurs de Dieux », parce qu'ils ne croient plus à rien. Leur déchéance physique et morale lui répugne : ces hommes « vautrés », « ayant rongé le sol nourricier » et attendant la mort « bêtement » sont assimilés à des porcs.

Dans « L'Anathème », Leconte de Lisle, écologiste avant l'heure, blâme ses contemporains de ne pas respecter la nature :

Un air impur étreint le globe dépouillé  
Des bois qui l'abritaient de leur manteau sublime ;  
Les monts sous des pieds vils ont abaissé leur cime ;  
Le sein mystérieux de la mer est souillé<sup>8</sup>.

La même idée reparaît dans le poème « La Forêt vierge », qui fustige « le destructeur des bois, l'homme au pâle visage<sup>9</sup> ». Leconte de Lisle constate que le progrès industriel menace également l'art et qu'il pose le problème de l'utilité de l'artiste dans la société contemporaine :

Voici que le moment est proche où [les poètes] devront cesser de produire,  
sous peine de mort intellectuelle. [...] Je suis invinciblement convaincu que

---

<sup>6</sup> Leconte de Lisle, préface des *Poèmes et poésies ; Articles. Préfaces. Discours*, éd. cit., p. 127.

<sup>7</sup> Leconte de Lisle, « Aux modernes », *Le Nain jaune*, 30 novembre 1864 ; recueilli dans *Poèmes barbares* (1872).

<sup>8</sup> Leconte de Lisle, « L'Anathème », v. 37-40, *Poèmes et poésies* (1855) ; recueilli dans *Poèmes barbares* (1872).

<sup>9</sup> Leconte de Lisle, « La Forêt vierge », v. 52, *L'Art*, 23 novembre 1865 ; recueilli dans *Poèmes barbares* (1872).

telle sera bientôt, sans exception possible, la destinée inévitable de tous ceux qui refuseront d'annihiler leur nature au profit de je ne sais quelle alliance monstrueuse de la poésie et de l'industrie<sup>10</sup>.

Selon lui, si les artistes veulent maintenir la noblesse de leur art, la société contestera leur légitimité ; si, au contraire, ils décident de collaborer avec cette société anti-artistique, ils feront mourir leur art. La théorie de l'art pour l'art lui semble donc préserver la pureté et la liberté de la poésie à l'égard d'une société qui ne la comprend plus : « [...] l'impure laideur est la reine du monde, / Et nous avons perdu le chemin de Paros<sup>11</sup> », déclare avec amertume l'auteur d'« Hypatie ».

À cette modernité qu'il exècre, Leconte de Lisle oppose le modèle de la Grèce antique, patrie de l'amour du beau et de la liberté politique. Il explique que « l'Antiquité, libre de penser et de se passionner, a [...] réalisé et possédé l'idéal que le monde chrétien, soumis à une loi religieuse qui le réduisait à la rêverie, n'a fait que pressentir vaguement<sup>12</sup> ». Tandis que le romantisme associe la beauté à la souffrance, le Parnasse, en se tournant vers la Grèce, écarte l'influence religieuse qui a mélancolisé l'expression moderne du beau. Déesse de marbre, la Vénus de Milo est pour Leconte de Lisle le symbole du « bonheur impassible<sup>13</sup> » :

Nul sanglot n'a brisé ton sein inaltérable,  
Jamais les pleurs humains n'ont terni ta beauté<sup>14</sup>.

Niobé, que le massacre de ses enfants pétrifie de douleur, lui semble l'incarnation d'une forme de beauté rebelle à la souffrance.

Leconte de Lisle a pourtant conscience de l'irréversibilité du passé : « L'harmonieuse Hellas, vierge aux tresses dorées, / [...] / Gît muette à jamais, au bord des mers sacrées<sup>15</sup>. » Pas plus que la blonde héroïne du « Manchy », enterrée dans le sable des grèves de l'île Bourbon, la Grèce antique ne renaîtra à la vie. L'antimodernité de Leconte de Lisle est une forme d'utopie : le passé fournit des contre-modèles de développement aux contemporains, et c'est au poète de guider son lecteur « dans la recherche de ses traditions idéales », comme le préconise la préface des *Poèmes antiques*<sup>16</sup>. Niobé explique à propos des Titans, dieux de justice et de liberté détrônés par les Olympiens :

Leur culte au fond des cœurs survit au cours des âges.

---

<sup>10</sup> Leconte de Lisle, préface des *Poèmes et poésies* ; *Articles. Préfaces. Discours*, éd. cit., p. 127.

<sup>11</sup> Leconte de Lisle, « Hypatie », v. 67-68, *La Phalange*, juillet 1847 ; recueilli dans *Poèmes antiques* (1852).

<sup>12</sup> Leconte de Lisle, préface des *Poèmes et poésies* ; *Articles. Préfaces. Discours*, éd. cit., p. 129-130.

<sup>13</sup> Leconte de Lisle, « Vénus de Milo », v. 21.

<sup>14</sup> *Ibid.*, v. 23-24.

<sup>15</sup> Leconte de Lisle, « *Dies irae* », v. 57 et 59, *Poèmes antiques* (1852).

<sup>16</sup> Leconte de Lisle, préface des *Poèmes antiques* (1852) ; *Articles. Préfaces. Discours*, éd. cit., p. 112.

Dans les flancs maternels de la Terre couchés,  
Sur le jeune avenir leurs yeux sont attachés,  
Certains qu'au jour fatal, écroulé de la nue,  
Zeus s'évanouira dans la Nuit inconnue<sup>17</sup>.

Paru pour la première fois dans un périodique fouriériste un an avant la révolution de 1848, ce poème révèle la pensée subversive qui anime l'antimodernité de Leconte de Lisle.

Dans l'article qu'il a consacré aux Parnassiens en 1870, Zola, négligeant la dimension contestataire de leur hellénisme, les présente comme des poètes rétrogrades :

Devant l'âge moderne qui se lève, devant l'industrie, les sciences appliquées, la démocratie et le socialisme égalitaires, les poètes se sont effarés. Ils ont vu à l'horizon comme une grande masse noire, grouillante, qui montait et menaçait d'engloutir toutes les heureuses ignorances, tout le luxe délicat et inutile du passé. Cette descente des barbares, cette invasion de la vérité brutale les a cloués d'horreur.

[...] Ils ont barricadé portes et fenêtres, déclarant la cité poétique en état de siège. Par horreur de l'avenir, de la vie moderne, ils se sont jetés dans le passé, dans la mort<sup>18</sup>.

Leconte de Lisle avait anticipé l'objection dans la préface de son premier recueil :

Qu'on se rassure : l'étude du passé n'a rien d'exclusif ni d'absolu ; savoir n'est pas reculer ; donner la vie idéale à qui n'a plus la vie réelle n'est pas se complaire stérilement dans la mort<sup>19</sup>.

L'auteur des *Poèmes antiques* n'est ni passéiste ni réactionnaire : convaincu que la modernité peut se tromper, il cherche dans les époques antérieures la mise en pratique d'autres modèles de développement mieux adaptés à son idéal. Dans « Hypatie et Cyrille », la philosophe néoplatonicienne prévient l'évêque d'Alexandrie que, si le paganisme est sur le point d'être détrôné par le christianisme, il continuera d'exister au ciel des idées comme une façon particulière de concevoir la vie. Certes, elle reconnaît que le christianisme représente désormais la modernité :

Le Présent, l'Avenir, la puissance et la vie  
Sont à vous, je le sais, et la mort nous convie<sup>20</sup>.

Mais pour la martyre du fanatisme chrétien, cette mort est un gage de survie spirituelle, car en entrant dans l'histoire, l'Antiquité grecque devient un modèle ineffaçable :

---

<sup>17</sup> Leconte de Lisle, « Niobé », v. 319-323, *La Phalange*, janvier 1847 ; recueilli dans *Poèmes antiques* (1852).

<sup>18</sup> Émile Zola, « Nos poètes », *La Cloche*, 3 juin 1870, p. 2-3 ; article recueilli dans *Le Parnasse*, textes réunis, préfacés et annotés par Yann Mortelette, Paris, Presses de l'Université Paris-Sorbonne, 2006, p. 112.

<sup>19</sup> Leconte de Lisle, préface des *Poèmes antiques* (1852) ; *Articles. Préfaces. Discours*, éd. cit., p. 115.

<sup>20</sup> Leconte de Lisle, « Hypatie et Cyrille », v. 209-210, *Le Présent*, 8 et 16 septembre 1857 ; recueilli dans *Poésies complètes* (1858), puis dans *Poèmes antiques* (1874).

Tu peux nier nos Dieux ou leur jeter l'outrage,  
Mais de leur livre écrit déchirer cette page,  
Coucher notre soleil parmi les astres morts...  
Va ! la tâche est sans terme et rit de tes efforts<sup>21</sup> !

Selon la distinction établie par Max Weber<sup>22</sup>, c'est une « éthique de la conviction », et non une « éthique de la responsabilité », qui conduit Hypatie à préférer le camp des vaincus à celui des vainqueurs, le passé naufragé à la triomphante modernité :

Tels sont mes Dieux ! Qu'un siècle ingrat s'écarte d'eux,  
Je ne les puis trahir puisqu'ils sont malheureux.  
[...]  
Le temps injurieux découronne nos fronts ;  
Et, dans l'orgueil récent de sa haute fortune,  
L'Avenir n'entend plus la voix qui l'importune<sup>23</sup>.

Hypatie reste fidèle au passé parce qu'elle refuse toute compromission avec une modernité qu'elle réproouve. Son martyre témoignera de la pureté de sa conviction pour les âges à venir. Comme Uheldéda, la prêtresse de Mona, elle accepte la mort sans résistance, discréditant ainsi la violence de ses adversaires chrétiens, pour lesquels la fin justifie les moyens.

Le poème « À l'Italie » prouve que Leconte de Lisle ne cesse pas de se préoccuper de son époque. Publié dans la *Revue contemporaine* le 15 avril 1859, huit jours avant la déclaration de guerre de l'Autriche au Piémont, il s'inspire de la politique la plus actuelle pour dénoncer la barbarie moderne. Leconte de Lisle, qui voit dans l'Italie l'héritière de la Grèce antique, lui recommande, au nom de son passé glorieux, de supporter le joug autrichien avec un silencieux mépris ou, mieux encore, de rechercher dans le combat une mort certaine mais héroïque. Son idéalisme l'entraîne, par refus de la déchéance, à rêver d'une vie qui se maintiendrait toujours dans le registre sublime. Tandis qu'il affirme, dans les préfaces de ses deux premiers recueils, que le poète est désormais inutile à la société et qu'il doit se réfugier dans l'art pur comme dans un sanctuaire, il met ici la poésie au service de la politique, comme si elle avait conservé une influence effective : « Debout ! debout ! Agis ! Sois vivante, sois libre<sup>24</sup> ! », lance-t-il à l'Italie pour l'exhorter à la résistance contre l'opresseur. Il espère même que la France, émue par l'héroïsme désespéré de cette nation, décidera de la venger. Cette confiance retrouvée en l'avenir, cette réconciliation momentanée de l'action et du rêve

---

<sup>21</sup> *Ibid.*, v. 129-132.

<sup>22</sup> Max Weber, *Le Savant et le politique* [1919], traduction de Julien Freund, préface de Raymond Aron, Paris, Plon, 1959 ; rééd. Union Générale d'Éditions, coll. Bibliothèques 10/18, 2000, p. 206.

<sup>23</sup> Leconte de Lisle, « Hypatie et Cyrille », v. 295-296 et 300-302.

<sup>24</sup> Leconte de Lisle, « À l'Italie », v. 91, *Revue contemporaine*, 15 avril 1859 ; recueilli dans *Poésies barbares* (1862).

montrent qu'au fond de l'antimodernité de Leconte de Lisle couve un idéalisme intransigeant. En janvier 1871, dans « Le Sacre de Paris », le poète donnera à la capitale assiégée par les Prussiens le même conseil qu'il avait donné à l'Italie en 1859 : lutter jusqu'à la mort, pour rester à la hauteur du passé et offrir « un exemple à l'univers<sup>25</sup> ».

Cette politique du pire, dictée par un idéalisme exacerbé, pose le problème du pessimisme de Leconte de Lisle. Antoine Compagnon considère le pessimisme comme l'un des six traits caractéristiques de l'antimodernité et rappelle le sens politique du mot *pessimiste* indiqué par le dictionnaire de Littré : « *Pessimiste* [...]. Celui qui croit que tout va mal. Se dit quelquefois de ceux qui, dans les temps de dissensions politiques, n'attendent ce qu'ils regardent comme le bien que de l'excès du mal<sup>26</sup>. » Les exhortations au martyre héroïque que Leconte de Lisle adresse à l'Italie en 1859 et à Paris en 1871 visent à faire surgir l'idéal de la barbarie. Antoine Compagnon observe que le pessimisme politique des antimodernes ne les conduit pas à l'apathie, mais à l'activisme, à l'énergie du désespoir. Comme Hypatie, Leconte de Lisle se veut le défenseur des causes perdues.

Autre aspect du pessimisme antimoderne, l'idée, formulée par Joseph de Maistre, selon laquelle « il n'y a que violence dans l'univers<sup>27</sup> ». Les *Poèmes barbares*, remplis de massacres et de morts violentes, racontant l'épopée sanglante de la christianisation, décrivant les combats féroces que se livrent les grands prédateurs du règne animal, illustrent cette violence universelle. Leconte de Lisle opte pour Hobbes contre Rousseau : l'homme est un loup pour l'homme ; il n'est pas bon par nature. Avant même la publication de *L'Origine des espèces* de Darwin le 24 novembre 1859, plusieurs poèmes animaliers de Leconte de Lisle, comme « Les Jungles », « Le Jaguar » ou « La Panthère noire »<sup>28</sup>, montrent que, dans la nature, ce sont la force et l'inégalité qui règnent : le tigre, le jaguar et la panthère tuent pour se nourrir et nourrir leurs petits. « La Faim sacrée est un long meurtre légitime<sup>29</sup> », estime l'auteur de « *Sacra Fames* ». Entre l'homme et l'animal, il ne fait pas de différence de nature : ses rois, ses moines et ses papes sont aussi cruels que ses tigres, ses jaguars et ses panthères.

---

<sup>25</sup> Leconte de Lisle, *Le Sacre de Paris*, v. 100, Paris, Lemerre, [janvier] 1871 ; recueilli dans *Poèmes tragiques* (1884).

<sup>26</sup> Émile Littré, *Dictionnaire de la langue française* [1863-1873], Paris, Hachette, 1877, t. III, p. 1083. Voir Antoine Compagnon, *op. cit.*, p. 64.

<sup>27</sup> Joseph de Maistre, *Considérations sur la France* (1796), dans *Écrits sur la Révolution*, éd. Jean-Louis Darcel, Paris, PUF, 1989, p. 121.

<sup>28</sup> « Les Jungles » parurent pour la première fois sous le titre « La Jungle » dans la *Revue des deux mondes* le 15 février 1855 ; « Le Jaguar » et « La Panthère noire » furent réunis sous le titre « Les Chasseurs » dans la *Revue contemporaine* le 15 mai 1859.

<sup>29</sup> Leconte de Lisle, « *Sacra Fames* », v. 33, *Le Temps*, 29 janvier 1879 ; recueilli dans *Poèmes tragiques* (1884).

Le pessimisme de Leconte de Lisle influe sur sa conception du sens de l'histoire. « Depuis Homère, Eschyle et Sophocle, [...] la décadence et la barbarie ont envahi l'esprit humain », déclare-t-il dans la préface des *Poèmes antiques*<sup>30</sup>. À son ami Jean-Marie Tiengou il confie : « Nous sommes dans un siècle de décadence : les meilleurs d'entre nous seront des Claudiens<sup>31</sup>. » Cet antimoderne ne croit pas au progrès de l'humanité : « Que les esprits amoureux du présent et convaincus des magnificences de l'avenir se réjouissent dans leur foi, [...] nous n'avons ni les mêmes sympathies ni les mêmes espérances<sup>32</sup>. » Les *Poèmes barbares* sont une anti-*Légende des siècles* : ils évoquent les crimes et les dissensions de l'humanité sans tenir compte de l'ordre chronologique, comme s'ils voulaient montrer que l'histoire ne va nulle part et qu'elle ne cesse de se répéter. Pour que l'histoire progressât vers un but, il faudrait qu'elle fût habitée par une intention ; et dans l'univers athée de Leconte de Lisle, ce ne pourrait être que celle de l'homme. Mais le poète est trop convaincu du caractère invariable de la nature humaine pour penser que l'humanité puisse travailler à son propre salut. Dans une lettre inédite à Charles Bénézit du 12 septembre 1860, il écrit :

Mon vieil ami, sois persuadé que je n'abandonne en aucune façon la cause de l'humanité. C'est l'humanité qui s'abandonne elle-même. À son aise ! La poésie et l'art n'ont rien à faire dans le borborygme d'inepties et de lâchetés où elle s'enfoncé d'heure en heure. Si la masse des soi-disant défenseurs de l'humanité est composée d'infectes brutes qui ont une horreur naturelle de la poésie et de l'art, ce n'est pas, ce me semble, une raison suffisante pour que nous devenions aussi bêtes qu'eux. D'ailleurs, on [n']enseigne ni on ne convertit personne. On a renoncé fort sagement à la transmutation des métaux, et je crois qu'on ferait mieux de renoncer à la transmutation des âmes<sup>33</sup>. La plus solennelle sottise qu'ait énoncée un homme de génie, est cette affirmation de Leibnitz : « L'éducation est la maîtresse de la vie. » Hélas ! l'éducation, ou rien, c'est exactement la même chose. [...] Il y a des natures d'or et des natures de boue, et rien n'y fait ; il y a des peuples qui ne seront jamais qu'une bande de laquais, vils par instinct et insolents par boutades. S'en mêle qui voudra ; pour moi j'y ai renoncé, et je t'engage à en faire autant. Amen<sup>34</sup>.

À la même époque, Baudelaire pense lui aussi que l'homme reste éternellement identique à lui-même :

---

<sup>30</sup> Leconte de Lisle, préface des *Poèmes antiques* ; *Articles. Préfaces. Discours*, éd. cit., p. 113.

<sup>31</sup> Propos rapportés par Jean-Marie Tiengou, « *Poèmes antiques* par Leconte de Lisle », *Gazette de France*, 15 janvier 1853.

<sup>32</sup> Leconte de Lisle, préface des *Poèmes et poésies* ; *Articles. Préfaces. Discours*, éd. cit., p. 126-127.

<sup>33</sup> Leconte de Lisle reprendra un an plus tard la même image dans son compte rendu des *Fleurs du mal* de Baudelaire : « L'art n'a pas mission de changer en or fin le plomb vil des âmes inférieures. » (« *Les Fleurs du mal*, par M. Ch. Baudelaire », *Revue européenne*, 1<sup>er</sup> décembre 1861 ; *Articles. Préfaces. Discours*, éd. cit., p. 144.)

<sup>34</sup> Lettre passée en vente à l'hôtel Drouot le 16 mars 2006. Voir le catalogue de Thierry Bodin *Lettres et manuscrits autographes. Documents historiques* (vente Drouot-Richelieu, 16-17 mars 2006), Paris, Piasa, 2006, p. 56, n° 233.



Quoi de plus absurde que le Progrès, puisque l'homme, comme cela est prouvé par le fait journalier, est toujours semblable et égal à l'homme, c'est-à-dire toujours à l'état sauvage<sup>35</sup>.

L'histoire apparaît à Leconte de Lisle tantôt comme un processus de dégradation, tantôt comme une éternelle répétition. Dans le premier cas, le poète se fait prophète de malheur ; dans le second cas, moraliste désabusé. Les *Poèmes barbares* se referment sur une vision apocalyptique de l'avenir : « *Solvat seclum* » annonce la destruction du globe. Pourtant, de ce terme ultime de la décadence surgit une promesse de renouveau : la « vieille et misérable écorce » de ce qui fut la Terre

Ira fertiliser de ses restes immondes  
Les sillons de l'espace où fermentent les mondes<sup>36</sup>.

Cette cosmologie cyclique imaginée par Leconte de Lisle fait de la répétition la loi de fonctionnement de l'univers. La dégradation conduit à la destruction, qui permet le recommencement. Une telle conception de l'univers rejoint la politique du pire : d'un mal radical – l'anéantissement de l'espèce humaine – naît un bien – l'apparition de nouveaux mondes. Sans doute le pessimisme de Leconte de Lisle lui suggère-t-il que ces nouveaux mondes ne vaudront pas mieux que l'ancien : dans « Le Corbeau », l'humanité qui suit le Déluge est aussi corrompue que celle qui le précédait, et son auteur aurait pu souscrire à cette pensée de Chamfort selon laquelle « il n'y a que l'inutilité du premier déluge qui empêche Dieu d'en envoyer un second<sup>37</sup> ». Ces nouveaux mondes auront néanmoins le mérite d'être des mondes neufs, encore préservés de toute décadence. Chez Leconte de Lisle, l'absence de foi dans le progrès s'accompagne d'une valorisation des origines :

À génie égal, les œuvres qui nous retracent les origines historiques, qui s'inspirent des traditions anciennes, qui nous reportent au temps où l'homme et la terre étaient dans l'éclosion de leur force et de leur beauté, exciteront toujours un intérêt plus profond et plus durable que le tableau daguerréotypé des mœurs et des faits contemporains<sup>38</sup>.

Ce goût pour le primitivisme est une tendance contemporaine, comme l'observe le poète :

---

<sup>35</sup> Baudelaire, *Fusées*, XIV ; *Œuvres poétiques complètes*, éd. Claude Pichois, Paris, Gallimard, coll. Bibliothèque de la Pléiade, t. I, 1975, p. 663.

<sup>36</sup> Leconte de Lisle, « *Solvat seclum* », v. 27-28, *Revue européenne*, 15 mai 1861 ; recueilli dans *Poésies barbares* (1862).

<sup>37</sup> Nicolas de Chamfort, *Caractères et anecdotes*, dans *Œuvres complètes*, éd. Pierre-René Auguis, Paris, Chaumerot, 1824, t. II, p. 105.

<sup>38</sup> Leconte de Lisle, préface des *Poèmes et poésies ; Articles. Préfaces. Discours*, éd. cit., p. 135.

Et maintenant la science et l'art se retournent vers les origines communes. Ce mouvement sera bientôt unanime. [...] Le génie et la tâche de ce siècle sont de retrouver et de réunir les titres de famille de l'intelligence humaine. Pour condamner sans appel ce retour des esprits, cette tendance à la reconstitution des époques passées et des formes multiples qu'elles ont réalisées, il faudrait logiquement tout rejeter, jusqu'aux travaux de géologie et d'ethnographie modernes<sup>39</sup>.

L'antimodernité de Leconte de Lisle puise ainsi sa source dans le progrès des sciences modernes.

Selon Antoine Compagnon, le pessimisme antimoderne a partie liée avec la théologie du péché originel : « Pour l'antimoderne, on est toujours coupable, et le mal est partout<sup>40</sup>. » Le dernier des *Poèmes antiques*, « *Dies irae* », confirme cette vision du monde : « Oui ! le Mal éternel est dans sa plénitude<sup>41</sup> ! » Même constat dans les *Poèmes barbares*, déplorant « Ce lugubre concert du mal universel / Aussi vieux que le monde et que la race humaine<sup>42</sup> ». Mais comment imputer l'existence du mal au péché originel dans la perspective athée qui est celle de Leconte de Lisle ? Deux vers d'un poème de jeunesse, « La Recherche de Dieu », apportent une réponse à cette apparente contradiction ; le narrateur s'y révèle

Des cultes de ce monde apostat éternel,  
Du désir infini martyr héréditaire<sup>43</sup>.

Leconte de Lisle est ce que l'on pourrait appeler un « athée chrétien » : si sa raison lui fait abjurer la foi de sa jeunesse, il conserve la culpabilité des croyants à l'égard du désir et poursuit un rêve de pureté ascétique. « Je vous salue, amants désespérés du ciel<sup>44</sup> ! », s'exclame-t-il dans un poème de la même époque, intitulé précisément « Les Ascètes » et recueilli plus tard dans les *Poèmes barbares*. La lutte contre le désir, les passions, la volupté, c'est-à-dire contre la part du corps, obsède Leconte de Lisle, qui en fait le sujet d'innombrables poèmes, comme « Chant alterné », « La Vipère » ou « Les Oiseaux de proie ». S'il révère autant la Vénus de Milo, c'est parce qu'elle est pour lui le symbole de la volupté pétrifiée, maîtrisée, dominée. De même, son attrait pour le bouddhisme s'explique en grande partie par son fantasme d'une vie affranchie du désir. Dans « Çunacépa », l'ascète Viçvamitra invite le héros à se réjouir d'une mort prochaine en lui disant :

---

<sup>39</sup> Leconte de Lisle, préface des *Poèmes antiques* ; *ibid.*, p. 114-115.

<sup>40</sup> Antoine Compagnon, *op. cit.*, p. 104.

<sup>41</sup> Leconte de Lisle, « *Dies irae* », v. 93.

<sup>42</sup> Leconte de Lisle, « La Tristesse du Diable », v. 17-18, *Revue française*, 1<sup>er</sup> décembre 1864 ; recueilli dans *Poèmes barbares* (1872).

<sup>43</sup> Leconte de Lisle, « La Recherche de Dieu », v. 219-220, *La Phalange*, janvier 1846 ; *Œuvres complètes*, éd. Edgard Pich, Paris, Champion, t. I, 2011, p. 250.

<sup>44</sup> Leconte de Lisle, « Les Ascètes (III) », v. 64, *Revue indépendante*, 10 octobre 1846 ; recueilli dans *Poèmes barbares* (1872).

Tu vas sortir, sacré par l'expiation,  
Du monde obscur des sens et de la passion<sup>45</sup>.

Mais Çunacépa n'a commis aucune faute ; le sacrifice de sa vie pure est destiné à racheter le crime involontaire et mystérieux du Maharadjah. Ce n'est que lorsqu'il est prêt à renoncer à son amour pour la belle Çanta et à mourir que l'ascète lui indique la façon de sauver sa vie.

Chez Leconte de Lisle, l'idée d'expiation survit à la perte de la foi. La préface des *Poèmes antiques* se termine par cette affirmation étonnante : « Si la Poésie est souvent une expiation, le supplice est toujours sacré<sup>46</sup>. » De quoi la poésie serait-elle l'« expiation » ? La réponse à cette question se trouve dans un autre passage de la préface. Leconte de Lisle déclare à propos de la poésie romantique :

Le thème personnel et ses variations trop répétées ont épuisé l'attention ; [...] mais s'il est indispensable d'abandonner au plus vite cette voie étroite et banale, encore ne faut-il s'engager en un chemin plus difficile et dangereux que fortifié par l'étude et l'initiation. Ces épreuves expiatoires une fois subies, la langue poétique une fois assainie, les spéculations de l'esprit, les émotions de l'âme, les passions du cœur, perdront-elles de leur vérité et de leur énergie, quand elles disposeront de formes plus nettes et plus précises<sup>47</sup> ?

Pour l'auteur des *Poèmes antiques*, l'étude des civilisations anciennes est une façon de s'affranchir du lyrisme intime. Il envisage la poésie comme l'expiation des passions personnelles, sublimées par l'art impersonnel. La passion lui semble un péché, et l'art un supplice sacré, parce qu'il permet de retrouver la pureté perdue. Flaubert avait deviné que l'antimodernité de Leconte de Lisle obéissait à une logique idéaliste plutôt qu'à une affinité pour le génie du paganisme ; il écrivait à Louise Colet le 23 janvier 1854 :

Tu t'es un peu révoltée contre moi, il y a quelques mois, quand je t'ai dit qu'il faudrait à ce jeune homme-là (car c'est un jeune homme) une bonne bougresse, une gaillarde gaie, amusante, une femme à scintillements. [...] Cela mettrait un peu de soleil dans sa vie. Ce qui manque à son talent, comme à son caractère, c'est le côté moderne, *la couleur en mouvement*. Avec son idéal de passions *nobles*, il ne s'aperçoit pas qu'il se dessèche, pratiquement, et qu'il se stérilise, littérairement. L'idéal n'est fécond que lorsqu'on y fait *tout* rentrer. C'est un travail d'amour et non d'exclusion<sup>48</sup>.

L'idéal de Leconte de Lisle, hanté par la pulsion de mort, ainsi que son angoisse devant la menace du désir traduisent un sentiment de culpabilité. Dans ses poèmes, le mouvement de

---

<sup>45</sup> Leconte de Lisle, « Çunacépa », v. 355-356, *Poèmes et poésies* (1855) ; recueilli dans *Poèmes antiques* (1874).

<sup>46</sup> Leconte de Lisle, préface des *Poèmes antiques* ; *Articles. Préfaces. Discours*, éd. cit., p. 121.

<sup>47</sup> *Ibid.*, p. 117-118.

<sup>48</sup> Lettre à Louise Colet, [23 janvier 1854], dans Gustave Flaubert, *Correspondance*, t. II : *Juillet 1851-décembre 1858*, éd. Jean Bruneau, Paris, Gallimard, coll. Bibliothèque de la Pléiade, 1980, p. 513-514.

retour vers le passé et la recherche d'une nature vierge expriment un besoin de retrouver l'innocence originelle. « *Dies irae* » montre l'homme cherchant à se régénérer en se reportant par la pensée aux premiers jours du monde :

Il écoute grandir, vierge encor de souillures,  
La jeune Humanité sur le jeune Univers.

Bienheureux ! Il croyait la Terre impérissable,  
Il entendait parler au prochain firmament,  
Il n'avait point taché sa robe irréprochable ;  
Dans la beauté du monde il vivait fortement<sup>49</sup>.

Dans « La Fin de l'homme », Adam, accablé de maux depuis « l'irréparable chute<sup>50</sup> », souffre de « l'éternel péché<sup>51</sup> ». Aussi implore-t-il de Dieu la grâce de mourir. Mais il succombe d'effroi en entendant le « chœur immense et sans fin » de ses descendants lui crier : « Nous sommes ton péché, ton supplice et ta race<sup>52</sup>... » Contrairement à l'Église catholique, mais comme saint Augustin, Leconte de Lisle croit au péché originel continué.

Du point de vue politique, les écrivains antimodernes ont une attitude ambivalente à l'égard de la révolution. Comme le souligne Antoine Compagnon, « le vrai contre-révolutionnaire a connu l'ivresse de la Révolution<sup>53</sup> ». Dès 1846, Leconte de Lisle rêve de s'engager dans l'action politique :

Avec quelle joie je descendrai de la calme contemplation des choses pour prendre ma part du combat et voir de quelle couleur est le sang des lâches et des brutes. Les temps approchent à grands pas et plus ils avancent, plus je sens que je suis l'enfant de la Convention et que l'œuvre de mort n'a pas été finie<sup>54</sup>.

Lors de la révolution de 1848, il réclame avec ardeur l'abolition de l'esclavage et s'affilie au Club central républicain, qui l'envoie préparer les élections en Bretagne. Mais son jacobinisme farouche se heurte à l'inertie de l'électorat rural, au point qu'il en vient à douter de l'avenir de la révolution. Le 30 avril 1848, il expose à Louis Ménard les raisons de son scepticisme :

Que le grand diable d'enfer emporte les sales populations de la province !  
Vous vous figurerez à grand'peine l'état d'abrutissement, d'ignorance et de

---

<sup>49</sup> Leconte de Lisle, « *Dies irae* », v. 19-24.

<sup>50</sup> Leconte de Lisle, « La Fin de l'homme », v. 11, *Revue contemporaine*, 31 décembre 1858 ; recueilli dans *Poésies barbares* (1862).

<sup>51</sup> *Ibid.*, v. 35.

<sup>52</sup> *Ibid.*, v. 78-79.

<sup>53</sup> Antoine Compagnon, *op. cit.*, p. 24.

<sup>54</sup> Leconte de Lisle cité par Marius-Ary Leblond [Georges Athénas et Aimé Merlo], *Leconte de Lisle. D'après des documents nouveaux*, Paris, Mercure de France, 1906, rééd. 1933, p. 225, n. 1.

stupidité naturelle de cette malheureuse Bretagne... / [...] / Que l'humanité est une sale et dégoûtante engeance ! Que le peuple est stupide ! C'est une éternelle race d'esclaves qui ne peut vivre sans bâ et sans joug<sup>55</sup>.

Leconte de Lisle voit désormais le peuple comme l'adversaire de la révolution. Il refuse que les considérations sociales ou économiques l'emportent sur les idées politiques. Son idéalisme le conduit à l'antidémocratie : comme Baudelaire et Flaubert, il oppose au nombre l'élite de l'intelligence. Le 22 août 1863, il écrit à Georges Lafenestre :

Nous n'avons rien de commun avec la misérable race à laquelle nous appartenons pour le plus rude châtement de nos péchés. Cuisiniers, généraux, danseuses, gandins, banquiers, acrobates, princes, avocats, assassins remarquables, huissiers, pianistes, notaires, gendarmes, chambellans, piqueurs, Legouvé père et fils, Scribe, Béranger, Ponsard et l'auteur du *Pied qui remue* trouvent grâce devant elle, mais non pas la poésie<sup>56</sup>.

Sa conception élitiste du poète va de pair avec sa crainte du nivellement et de l'uniformisation démocratiques. Dans la préface des *Poèmes et poésies*, il s'interroge :

Que sera-ce donc si [les races] en arrivent à ne plus former qu'une même famille, comme se l'imagine partiellement la démocratie contemporaine, qu'une seule agglomération parlant une langue identique, ayant des intérêts sociaux et politiques solidaires, et ne se préoccupant que de les sauvegarder ? Mais il est peu probable que cette espérance se réalise, malheureusement pour la paix, la liberté et le bien-être des peuples, heureusement pour les luttes morales et les conceptions de l'intelligence<sup>57</sup>.

Son œuvre, qui passe en revue les civilisations les plus différentes, plaide en faveur d'une diversité culturelle que le poète juge menacée par l'égalitarisme moderne. Dans « Le Dernier des Maourys », le vieux chef indigène déclare à ceux qui sont venus coloniser ses terres :

Puisque les nations de l'univers ancien  
Se dispersent ainsi, Blancs, devant votre face ;  
Puisque votre pied lourd les broie et les efface ;  
Si les Dieux l'ont voulu, soit ! Qu'il n'en reste rien<sup>58</sup> !

---

<sup>55</sup> Lettre de Leconte de Lisle à Louis Ménard du 30 avril 1848, publiée par Marius-Ary Leblond, « Leconte de Lisle sous la Seconde République et sous l'Empire », *Mercure de France*, octobre 1901, p. 239-240 ; *ibid.*, p. 229-230.

<sup>56</sup> Voir le catalogue *Précieux Autographes*, vente Drouot-Richelieu, 8 décembre 1993, expert : Thierry Bodin, lot n° 23 : six lettres autographes signées au poète Georges Lafenestre. Un autre passage de cette lettre est cité par Charles-Marie Widor dans sa *Notice sur la vie et les travaux de Georges Lafenestre*, publiée dans le compte rendu de la séance du 27 décembre 1919 à l'Académie des Beaux-Arts.

<sup>57</sup> Leconte de Lisle, préface des *Poèmes et poésies* ; *Articles. Préfaces. Discours*, éd. cit., p. 134-135.

<sup>58</sup> Leconte de Lisle, « Le Dernier des Maourys », v. 149-152, *Revue des deux mondes*, 1<sup>er</sup> août 1889 ; recueilli dans *Derniers Poèmes* (1895).

Après l'échec des journées de juin 1848, Leconte de Lisle abandonne la révolution pour l'art pur. Le 7 septembre 1849, dans une lettre à Louis Ménard, exilé à Londres à cause de la publication du *Prologue d'une révolution*, il s'indigne avec force :

Comment l'artiste ne voit-il pas que tous ces hommes voués aux brutalités de l'action, aux divagations *banales*, aux rabâchages éternels des mesquines et pitoyables théories *contemporaines*, ne sont pas pétris du même limon que le sien ? [...] La grossièreté de leurs sentiments, la platitude et la vulgarité de leurs idées ne le blessent-elles point ! [...] La hiérarchie des esprits et les grandes œuvres d'art pèsent dans la balance d'un autre poids que cinq cents millions d'almanachs démocratiques et sociaux. [...] / *Donnons notre vie pour nos idées politiques et sociales*, soit ; mais ne leur sacrifions pas notre intelligence, qui est d'un prix bien autre que la vie et la mort<sup>59</sup>.

Le parti pris intellectualiste de Leconte de Lisle le jette dans la contre-révolution, qui n'est pas, comme le notait Joseph de Maistre, « une *révolution contraire*, mais le *contraire de la Révolution*<sup>60</sup> ». À la lutte des classes Leconte de Lisle substitue le culte de l'art. La « théocratie nouvelle » qu'il appelle de ses vœux lui permet de dépasser la dialectique qui oppose l'ordre bourgeois, honni pour sa bêtise et sa cupidité, à la république sociale, rejetée pour sa violence et sa vulgarité. Dans une lettre de l'automne 1849, il annonce à Louis Ménard :

La Révolution s'accomplira parce que l'humanité contient actuellement un dogme nouveau qui ne se manifestera qu'après une période normale de gestation. L'ordre social sera anéanti par tous les moyens, parce qu'il est irrégulier, c'est-à-dire stupide et mauvais ; mais *pas un seul des démocrates actuels n'a le sens de cette transformation magnifique*. Ils sont trop bêtes et trop ignorants. Il m'est *impossible* de vivre avec eux. Ce qui n'empêche pas, au contraire, que je sois *très révolutionnaire et irrévocablement dévoué* à la réorganisation future et supérieure de la société européenne, c'est-à-dire à la théocratie nouvelle<sup>61</sup>.

Sous le Second Empire, il passera pour un jacobin auprès des bonapartistes et pour un esthète coupable de désengagement auprès des républicains socialistes. Son œuvre littéraire se fait l'écho de cette ambiguïté politique : tout en rejetant son temps, elle ne cesse d'évoquer des

---

<sup>59</sup> Lettre de Leconte de Lisle à Louis Ménard du 7 septembre 1849, publiée par Bernard Guinaudeau dans « Leconte de Lisle intime », *Le Figaro*, supplément littéraire, 4 août 1894, et recueillie par Marius-Ary Leblond dans *Leconte de Lisle. D'après des documents nouveaux, op. cit.*, p. 240-242.

<sup>60</sup> Joseph de Maistre, *op. cit.*, p. 201.

<sup>61</sup> Lettre de Leconte de Lisle à Louis Ménard, publiée par Marius-Ary Leblond dans « Leconte de Lisle sous la Seconde République et sous l'Empire », *Mercure de France*, octobre 1901, et recueillie dans *Leconte de Lisle. D'après des documents nouveaux, op. cit.*, p. 244. La date du 27 septembre 1849, avancée par Marius-Ary Leblond, est vraisemblablement fautive, comme l'a montré Edgard Pich (*Leconte de Lisle et sa création poétique*, Saint-Just-la-Pendue, Chirat, 1975, p. 156 et n. 54), qui propose la date du 27 novembre 1849.

rebelles, comme « Qaïn le Vengeur, l'immortel Ennemi / D'Iahvèh<sup>62</sup> », le centaure Khirôn, puni pour avoir rêvé des dieux meilleurs que ceux de l'Olympe, ou encore Niobé, restée fidèle aux Titans vaincus. Selon Jean Dornis, Leconte de Lisle se considéra jusqu'à la fin « comme le descendant direct de Caïn, l'ancêtre des anarchistes<sup>63</sup> ». Ce qu'il aime avant tout dans la révolution, c'est l'espace de liberté ouvert par le renversement du pouvoir établi. Ainsi, dans « Le Sacre de Paris », écrit en janvier 1871 pendant le siège de la capitale, évoque-t-il avec nostalgie le Paris révolutionnaire de 1789 :

Toi qui courais, pieds nus, irrésistible, agile,  
Par le vieux monde rajeuni !  
Qui, secouant les rois sur leur tréteau fragile,  
Chantais, ivre de l'infini<sup>64</sup> !

Pour cet antimoderne, une révolution réussie rajeunit le monde, tandis qu'une révolution ratée, comme celle de 1848, justifie le mouvement de retour aux origines.

Antoine Compagnon observe que la fascination-répulsion que les antimodernes éprouvent à l'égard de la révolution a pour corollaire la recherche du sublime dans le domaine esthétique. Le sublime provoque un sentiment d'horreur ou de terreur, comme le note Edmund Burke, ainsi qu'une exaltation devant le caractère infini ou illimité de certains objets, comme l'explique Kant<sup>65</sup>. La révolution apparaît dès lors comme l'événement sublime par excellence : par sa violence et sa radicalité, elle fait peur ; par les horizons nouveaux qu'elle ouvre dans l'histoire, elle séduit.

Si Leconte de Lisle n'a pas abordé la révolution en tant que telle dans ses poèmes, il s'est plu à décrire des événements qui en sont l'équivalent symbolique. Dans « *Solvat seclum* », il imagine une catastrophe cosmique pulvérisant la Terre et préparant l'avènement de mondes nouveaux. Ses paysages apocalyptiques témoignent de son fantasme misanthropique de faire table rase de l'humanité : « L'Astre rouge », « Le Dernier Dieu », « La Dernière Vision » peignent une planète désolée, d'où l'homme a mystérieusement disparu ; au lecteur de s'interroger sur la nature et la force du cataclysme capable d'éradiquer d'un coup l'ensemble de l'humanité. Cette façon de défier l'imagination en suggérant un événement d'une violence aussi extrême qu'irrésistible relève de ce que Kant appelle le « sublime dynamique<sup>66</sup> ».

---

<sup>62</sup> Leconte de Lisle, « Qaïn », v. 494, *Le Parnasse contemporain*, 20 octobre 1869 ; recueilli dans *Poèmes barbares* (1872).

<sup>63</sup> Jean Dornis [Elena Beer], *Hommes d'action et de rêve*, Paris, Georges Crès, 1921, p. 110.

<sup>64</sup> Leconte de Lisle, « Le Sacre de Paris », v. 49-52.

<sup>65</sup> Voir à ce sujet Antoine Compagnon, *op. cit.*, p. 111-112.

<sup>66</sup> Kant, *Critique de la faculté de juger* [1790], § 28, Paris, Gallimard, coll. Folio Essais, 1985, p. 202-203.

Dans « La Dernière Vision », Leconte de Lisle est encore plus radical que dans « *Solvat seclum* », où la disparition de la Terre s'accompagne de la promesse de voir renaître d'autres mondes :

Et, d'heure en heure aussi, vous vous engoutirez,  
Ô tourbillonnements d'étoiles éperdues,  
Dans l'incommensurable effroi des étendues,  
Dans les gouffres muets et noirs des cieus sacrés<sup>67</sup> !

En concevant le ciel comme un gouffre, et l'espace comme une profondeur infinie où l'univers entier s'abîme, Leconte de Lisle exalte le sublime du néant. Son athéisme le conduit à renverser l'usage habituel de la notion de *sublime*. Étymologiquement, est sublime ce qui est « suspendu dans les airs », ce qui est « élevé » : le narrateur du « Dernier Souvenir » tombe au contraire « dans l'incommensurable abîme » de la « nuit du néant »<sup>68</sup>. Dans les *Poèmes barbares*, la rime *sublime-abîme* est plus fréquente que la rime *sublime-cime*<sup>69</sup>. On la trouve notamment à la fin du « Runoïa », lorsque le dieu finnois, dépossédé de son monde par le Christ, prédit à son rival que lui aussi périra :

Et, nageant dans l'écume et les bruits de l'abîme,  
Il disparut, tourné vers l'espace sublime.

Dans « Les Ascètes », cette rime reparait pour annoncer l'Apocalypse :

Fuyons ! voici venir le Jour mystérieux  
Où, comme un peu de cendre aux quatre vents des cieus,  
La terre s'en ira par l'espace sublime.  
Oh ! combien rouleront dans le brûlant abîme !

Déjà, dans les *Poèmes antiques*, Leconte de Lisle associait le néant au sublime, comme en témoigne la dernière strophe de « Midi » :

Viens ! Le Soleil te parle en paroles sublimes ;  
Dans sa flamme implacable absorbe-toi sans fin ;  
Et retourne à pas lents vers les cités infimes,  
Le cœur trempé sept fois dans le Néant divin<sup>70</sup>.

---

<sup>67</sup> Leconte de Lisle, « *Solvat seclum* », v. 37-40.

<sup>68</sup> Leconte de Lisle, « Le Dernier Souvenir », v. 2 et 15, *L'Artiste*, 1<sup>er</sup> janvier 1868 ; recueilli dans *Poèmes barbares* (1872).

<sup>69</sup> La rime *sublime(s)-abîme(s)* apparaît six fois dans les *Poèmes barbares* : « Le Barde de Temrah » (v. 149 et 151), « Le Runoïa » (v. 353-354), « Le Massacre de Mona » (v. 173 et 176 ; v. 337-338), « La Forêt vierge » (v. 65 et 68) et « Les Ascètes (II) » (v. 57-58). La rime *sublime(s)-cime(s)* revient seulement cinq fois dans ce recueil : « La Légende des Nornes » (v. 89-90), « L'Aurore » (v. 31-32), « *Ultra coelos* », (v. 17 et 19), « À l'Italie » (v. 7 et 9), « L'Anathème » (v. 38-39).

<sup>70</sup> Leconte de Lisle, « Midi », v. 29-32, *Poèmes antiques* (1852).



Le soleil brûlant est l'allégorie du néant, que Leconte de Lisle magnifie par opposition aux « cités infimes », qui représentent l'espace de la vie politique et sociale. L'expression « Néant divin » rappelle l'athéisme chrétien du poète et montre le renversement des valeurs qu'il opère : le caractère transcendant du sublime, l'effroi d'admiration qu'il suscite, le sentiment d'infini qu'il communique servent habituellement à suggérer la présence de Dieu ; chez Leconte de Lisle, ce sont au contraire les attributs du néant. L'espoir religieux n'est plus, comme il l'écrit dans « *Dies irae* », qu'un « songe sublime, impossible à saisir », et seule existe la « divine Mort, où tout rentre et s'efface »<sup>71</sup>. Le sublime de la nature, que les poètes utilisent si souvent comme preuve de l'existence de Dieu, devient pour lui le signe du néant qui se profile derrière les apparences de la vie. Ainsi « La Ravine Saint-Gilles » présente-t-elle un double visage ; ses versants couverts de végétation luxuriante masquent un fond de lave noire où rien ne pousse :

Plus bas, tout est muet et noir au sein du gouffre.  
[...]  
La ravine s'endort dans l'immobile nuit ;  
Et quand un roc miné d'en haut s'y précipite,  
Il n'éveille pas même un écho de son bruit<sup>72</sup>.

Ce gouffre prend un caractère sublime : l'impossibilité pour l'esprit de mesurer sa profondeur et l'idée qu'il serait absolument vain, si l'on y tombait, d'espérer en réchapper le rendent terrifiant. Leconte de Lisle en fait le symbole du néant qui sous-tend la réalité.

Sixième critère de l'antimodernité pour Antoine Compagnon : le « style de la véhémence » et de la « vitupération »<sup>73</sup>. Lorsqu'il ne magnifie pas le passé, Leconte de Lisle stigmatise le présent. Dans « Aux modernes », il utilise la forme brève du sonnet pour vilipender ses contemporains ; la chute est assassine : « Vous mourrez bêtement en emplissant vos poches. » Dans « *Solvat seclum* », il prophétise la destruction de l'humanité en reprenant le thème du *Dies irae* et en martelant des imprécations :

Tu te tairas, ô voix sinistre des vivants !  
[...]  
Esprit et chair de l'homme, un jour vous vous tairez !  
Tout se taira [...] <sup>74</sup>.

---

<sup>71</sup> Leconte de Lisle, « *Dies irae* », v. 112-113.

<sup>72</sup> Leconte de Lisle, « La Ravine Saint-Gilles », v. 45 et 53-56, *Revue française*, 20 janvier 1857 ; recueilli dans *Poèmes barbares* (1872).

<sup>73</sup> Antoine Compagnon, *op. cit.*, p. 137.

<sup>74</sup> Leconte de Lisle, « *Solvat seclum* », v. 1, 6 et 7.

Le poète recourt volontiers au paradoxe et à la provocation. Il affirme dans la préface des *Poèmes antiques* :

En fait d'art original, le monde romain est au niveau des Daces et des Sarmates ; le cycle chrétien tout entier est barbare. [...] Que reste-t-il donc des siècles écoulés depuis la Grèce ? quelques individualités puissantes, quelques grandes œuvres sans lien et sans unité<sup>75</sup>.

Le ton de sa série d'articles sur « Les Poètes contemporains » est tout aussi péremptoire. Leconte de Lisle y fait preuve d'absolutisme critique. Jugeant qu'« un vrai poète n'est jamais l'écho systématique ou involontaire de l'esprit public<sup>76</sup> », il exécute l'œuvre de Béranger, qui s'est voulu de son temps aussi délibérément que l'auteur des *Poèmes antiques* a cherché à s'en éloigner. L'immense gloire de Béranger est un critère infaillible de sa médiocrité aux yeux de Leconte de Lisle, qui lui décoche cette épigramme :

De Kanton à Lima, d'Arkangel au Cap de Bonne-Espérance, sur la face du globe, partout où la langue française est comprise et traduite, il n'est qu'une seule gloire qui puisse balancer la sienne, celle de l'illustre Scribe. On le voit, nous n'avons même pas le privilège d'un goût inférieur au goût général ; nous sommes au niveau de l'inintelligence universelle<sup>77</sup>.

La popularité du chansonnier rebute le « sentiment d'aristocratie intellectuelle » dans lequel Baudelaire voyait le « caractère distinctif » de la poésie de Leconte de Lisle<sup>78</sup>.

L'œuvre d'Auguste Barbier déclenche également les foudres du critique, qui lui reproche son manque de radicalité :

Les monarchies débonnaires satisfont complètement son idéal. [...] Avec le goût honnête et louable de l'ordre dans la liberté, il n'a forcément ni colère, ni fanatisme, ni amertume profonde<sup>79</sup>.

Ce portrait psychologique de Barbier est un portrait en creux de Leconte de Lisle. Flaubert confiait à Louise Colet en 1853 : « Le sieur Delisle me plaît [...]. J'aime les gens tranchants et énergumènes. On ne fait rien de grand sans le fanatisme<sup>80</sup>. » Selon Leconte de Lisle, l'auteur des *Iambes* n'a pas l'âme d'un révolutionnaire : « Au fond et en réalité, c'est un homme de concorde et de paix, revêtu de la Peau de Némée<sup>81</sup>. » Jean Dornis se souvient que Leconte de

---

<sup>75</sup> Leconte de Lisle, préface des *Poèmes antiques* ; *Articles. Préfaces. Discours*, éd. cit., p. 114.

<sup>76</sup> Leconte de Lisle, « Les Poètes contemporains. II. Lamartine », *Le Nain jaune*, 20 août 1864 ; *ibid.*, p. 168.

<sup>77</sup> Leconte de Lisle, « Les Poètes contemporains. I. Béranger », *Le Nain jaune*, 13 août 1864 ; *ibid.*, p. 166.

<sup>78</sup> Baudelaire, « Réflexions sur quelques-uns de mes contemporains. IX. Leconte de Lisle », *Revue fantaisiste*, 15 août 1861 ; *Œuvres complètes*, éd. cit., t. II, 1976, p. 177.

<sup>79</sup> Leconte de Lisle, « Les Poètes contemporains. V. Auguste Barbier », *Le Nain jaune*, 1<sup>er</sup> octobre 1864 ; *Articles. Préfaces. Discours*, éd. cit., p. 186.

<sup>80</sup> Lettre à Louise Colet, [31 mars 1853], dans Gustave Flaubert, *op. cit.*, éd. cit., t. II, p. 291.

<sup>81</sup> Leconte de Lisle, « Les Poètes contemporains. V. Auguste Barbier », art. cit., p. 186.

Lisle lui avait présenté Barbier de façon plus sarcastique encore, faisant de lui « un mouton affublé d'une peau de lion assez bien ajustée dans les *Iambes*, mais tombée en de telles loques dans ses dernières poésies, qu'il était désormais impossible de se méprendre sur la nature de l'animal<sup>82</sup> ». L'auteur des *Poèmes barbares*, quant à lui, cache sous son impassibilité une âme acérée et ulcérée, dont la violence éclate en invectives contre son temps.

À la fin de son essai, Antoine Compagnon voit dans l'*amor fati* nietzschéen une issue possible au pessimisme des antimodernes<sup>83</sup>. La notion de *nirvana* joue chez Leconte de Lisle un rôle analogue. Des poèmes comme « Bhagavat », « La Mort de Valmiki », « La Vision de Brahma » ou « Midi » placent la délivrance spirituelle dans le renoncement au vouloir-vivre, dans l'anéantissement de l'existence personnelle et dans l'acceptation du néant. D'autres poèmes, qui ne sont pourtant pas influencés par la pensée hindoue, développent des idées similaires, comme « *Fiat nox* » ou « *Requies* », dont la dernière strophe invite à la résignation apaisée :

La vie est ainsi faite, il nous la faut subir.  
Le faible souffre et pleure, et l'insensé s'irrite ;  
Mais le plus sage en rit, sachant qu'il doit mourir.  
Rentre au tombeau muet où l'homme enfin s'abrite,  
Et là, sans nul souci de la terre et du ciel,  
Repose, ô malheureux, pour le temps éternel<sup>84</sup> !

Faut-il donc voir en Leconte de Lisle un antimoderne intégral ? « Rien [...] de plus en dehors du temps<sup>85</sup> » que ses poèmes, constatait Théophile Gautier dans son *Rapport sur les progrès de la poésie* en 1868. Dix ans plus tôt, José-Maria de Heredia s'était offert, le jour même de l'obtention de son baccalauréat, un exemplaire des *Poèmes et poésies* : saisi par le caractère antimoderne du recueil, il confia à sa mère qu'il venait de découvrir un grand poète, qu'il lui présentait comme « un véritable Grec égaré dans le XIX<sup>e</sup> siècle<sup>86</sup> ».

Pourtant, celui que Gautier et Heredia tenaient pour un antimoderne a été considéré par les principaux critiques de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle comme un moderne. « S'il est un poète qui soit

---

<sup>82</sup> Propos rapportés par Jean Dornis [Elena Beer], *Leconte de Lisle intime*, Paris, Alphonse Lemerre, 1895, p. 20 (en note).

<sup>83</sup> Antoine Compagnon, *op. cit.*, p. 443-444.

<sup>84</sup> Leconte de Lisle, « *Requies* », v. 19-24, *Poèmes et poésies* (1855) ; recueilli dans *Poèmes barbares* (1872).

<sup>85</sup> Théophile Gautier, « Rapport sur le progrès de la poésie », dans Antoine-Isaac Silvestre de Sacy, Paul Féval, Théophile Gautier et Édouard Thierry, *Rapport sur le progrès des lettres*, Paris, À l'Imprimerie impériale, [avril] 1868 ; recueilli sous le titre *Les Progrès de la poésie depuis 1830* à la suite de l'*Histoire du romantisme*, Paris, Charpentier, 1874, p. 330.

<sup>86</sup> Lettre de José-Maria de Heredia à sa mère, 24 février 1859 ; *Correspondance*, t. I : 1846-1865, éd. Yann Mortelette, Paris, Champion, 2011, p. 211. Voir aussi la lettre à sa mère du 26 janvier 1859, *ibid.*, p. 208.

bien d'aujourd'hui, qui soit moderne jusqu'aux entrailles, c'est lui », affirmait Jules Lemaître en 1880<sup>87</sup>. Quatre ans plus tard, Paul Bourget renchérisait :

Précisément, c'est ce caractère contemporain, – ou moderne, pour employer un terme d'école, que beaucoup de personnes refusent à M. Leconte de Lisle, et cela, depuis la publication de son premier recueil de vers. [...] Ce n'est [...] ni dans le décor ni dans la date du sujet qu'il convient de chercher le caractère de modernité d'une œuvre<sup>88</sup>.

Le 17 mai 1893, dans la leçon qu'il donnait à la Sorbonne sur l'évolution de la poésie lyrique en France, Ferdinand Brunetière déclarait à propos des *Poèmes antiques* et des *Poèmes barbares* :

Ils sont modernes ! Nous nous y retrouvons ! Nous nous y reconnaissons ! Écrits pour l'immortalité, nous sentons qu'ils ne pouvaient être conçus et réalisés que de notre temps. Toutes ces idées, que nous avons vues naître ou se formuler vers 1850, ils les expriment ; ils les incarnent ; elles en sont la substance même<sup>89</sup>.

Lemaître, Bourget, Brunetière ont fait de Leconte de Lisle un moderne, parce qu'ils ont vu dans son antimodernité un produit des idées contemporaines. Tout en relevant l'apparent décalage entre le poète et son époque, Brunetière suggérait ce qui les rapprochait :

Comment le même homme, ou plutôt le même art, a-t-il pu se faire le contemporain des *Hymnes homériques* et des *Fleurs du mal*, le compatriote à la fois des bardes armoricains, des scaldes scandinaves, de Darwin et de Renan<sup>90</sup> ?

Déjà, en 1884, Bourget avait montré que Leconte de Lisle adoptait le relativisme historique de Renan dans ses poèmes sur les religions et qu'il suivait les thèses évolutionnistes de Darwin dans ses poèmes animaliers ; et en 1861, Baudelaire avait comparé Leconte de Lisle à Renan, en soulignant leur même « impartiale curiosité des religions » et leur intérêt commun pour la beauté et la vérité propres à chaque âge et à chaque climat<sup>91</sup>. Quant à Jules Lemaître, il plaçait la modernité de Leconte de Lisle dans l'alliance contradictoire du pessimisme et de la consolation par la poésie :

---

<sup>87</sup> Jules Lemaître, « Poètes français contemporains. M. Leconte de Lisle », *Revue bleue*, 21 août 1880 ; article recueilli sous le titre « Leconte de Lisle » dans *Les Contemporains*, deuxième série, Paris, Lecène-Oudin, 1886, p. 10.

<sup>88</sup> Paul Bourget, « Leconte de Lisle » [article daté de 1884], *La Revue nouvelle*, 15 janvier 1885 ; recueilli dans les *Nouveaux Essais de psychologie contemporaine*, Paris, Lemerre, 1886 ; rééd. Paris, Plon, t. II, 1926, p. 81 et 86.

<sup>89</sup> Ferdinand Brunetière, « Treizième Leçon. M. Leconte de Lisle » (17 mai 1893), *L'Évolution de la poésie lyrique en France au XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Hachette, 1894, t. II, p. 154.

<sup>90</sup> *Ibid.*, p. 155.

<sup>91</sup> Baudelaire, « Réflexions sur quelques-uns de mes contemporains. IX. Leconte de Lisle », art. cit., p. 177-178.

L'union de ces deux sentiments semble devoir être, dans l'art, le produit extrême d'une civilisation très vieille et très savante, comme est la nôtre. Ainsi rien n'est plus moderne, sous ses formes bouddhiques, grecques ou médiévales, que la poésie de M. Leconte de Lisle<sup>92</sup>.

Le nihilisme moral du poète lui apparaissait comme un nouvel avatar du mal du siècle. Entre Chateaubriand, qui avait enchanté son mal de vivre en l'exprimant dans une prose somptueuse, et Schopenhauer, qui préconisait la contemplation esthétique pour conjurer la tyrannie du vouloir-vivre, Leconte de Lisle prenait ainsi sa place dans l'histoire de la mélancolie à l'âge moderne.

Yann MORTELETTE

---

<sup>92</sup> Jules Lemaître, art. cit., p. 46.